

LA FABRIQUE DE PAPIER
TUE-MOUCHES

Andrzej Bart

LA FABRIQUE DE PAPIER
TUE-MOUCHES

*Traduit du polonais
par Erik Veaux*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC



*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*

Logo de la collection : *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original :
Fabryka muchołapek (2008)



Ouvrage publié avec le concours de l'Institut polonais du livre,
dans le cadre du © Poland Translation Program

© Andrzej Bart
© 2019 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-579-8

Le train avançait dans la nuit, ça en avait tout l'air. Le wagon venait des usines de la Société industrielle suisse de Neuhausen, comme en faisait foi une plaque de laiton fixée sous la poignée du frein d'urgence. Les cloisons du salon étaient plaquées de bois de cerisier, ajoutez à cela quelques meubles soigneusement choisis, dont un long canapé tendu de velours vert qui produisait le plus grand effet. Il faudrait aussi mentionner au-dessus du canapé un tableau qui représentait de belles montagnes, les Alpes sans doute, car l'homme qui leur faisait face, du genre à savoir pousser la tyrolienne, portait culotte de cuir. La lumière de la lampe faisait de ce salon comme une demeure chaude et sûre, le battement monotone des roues rappelait le crépitement d'un feu de cheminée. Seul un cahier à couverture cirée ouvert sur la table polie introduisait une dissonance, parce que, avec ses coins pliés, il n'était au mieux qu'un carnet de bord de mécanicien. Que faisait-il alors dans ce wagon-salon qui avait peut-être transporté des rois et où, qui sait, auront été signés les armistices de Compiègne?

L'homme assis au bureau était plongé dans le cahier, mais il n'en avait pas tourné une page depuis une bonne heure. Quand il se décida à bouger, ce fut si violemment qu'il faillit renverser

la chaise. Il était à quelques pas de la fenêtre, et c'était l'occasion de l'examiner pour constater qu'en ce bel endroit c'était un beau vieillard. Grand, cheveux gris, des yeux bleus auxquels une coloration grise donnait une profondeur infinie, il aurait pu faire l'ornement de la Chambre des lords, et c'est plutôt lui que la reine Victoria aurait dû choisir comme Premier ministre, et non Disraeli. Il devait faire chaud dans le salon, car le digne vieillard ouvrit d'un coup la fenêtre. Le vent lui ébouriffa les cheveux qui reprirent vie, le faisant ressembler au pianiste Paderewski, lui aussi Premier ministre à ses heures. L'homme regardait dans le noir, essayant de distinguer quelque chose. Dans ce mois d'août, le ciel parsemé d'étoiles et la lune en croissant montraient qu'il s'agissait bien de la nuit et non du plus long tunnel au monde. Seule pouvait paraître extraordinaire la quantité d'étoiles qui juste à ce moment venaient de décider de tomber. Mais difficile de supposer qu'elles l'auraient fait sous l'injonction de celui qui les regardait. Le train peinait à franchir la courbe, on voyait la locomotive et sa cheminée lâcher une fumée plus claire que le ciel nocturne, avec par intervalles des gerbes d'étincelles qui voletaient dans l'air.

Dans le compartiment-lit attenant au cabinet il faisait sombre, et difficile de décider si la jeune femme allongée était belle ou seulement jolie. Elle devait ne pas dormir, on dort rarement les yeux ouverts. Elle les ferma au moment où la porte s'ouvrit sans bruit, et elle fit entendre une respiration régulière, un brin sifflée dans un phrasé ascendant. L'homme aux cheveux gris la regarda avec une satisfaction évidente, puis il tourna le regard vers l'autre lit. On pouvait y voir un gamin au sommeil gourmand non simulé. Comme si ce n'était assez, la lumière de la lune donnait à l'enfant un air d'angelot tiré d'un conte allemand, avec des joues roses, une boucle sur le front. *Gemütlich* à vomir, n'eût-il été si joli. L'homme devait savourer la vue de ces dormeurs, peut-être voulut-il sourire, on ne le saura pas car la lune se cacha derrière un nuage, et il n'y eut plus rien à distinguer. Chose sûre, il referma la porte sur lui le plus doucement qu'il put.

C'est la première fois qu'il n'y a personne avec moi pour mon anniversaire. Cette solitude m'a bien affaibli, et je n'ai jamais auparavant aussi volontiers décroché le téléphone. Julia avait ajouté à sa traditionnelle bouteille d'Oban le cadeau d'une photo que je n'avais pas oubliée et qui datait de mes quinze ans. Comme si je ne connaissais rien de ce garçon sur lequel je suis tout censé savoir. Je ne suis pas sûr de réussir aujourd'hui à l'empêcher de jouer au casse-cou ou de lui parler sans risquer de perdre mon calme. Le regardant, j'ai du mal à croire qu'un tel individu ait pu gaspiller tant de ce temps qui est donné à chaque homme. Cela me perturbe, et même si elle n'a agi qu'avec de bonnes intentions, je décide de rayer Julia de la famille pour les trois prochains mois.

Je recherche dans mon journal une note du 3 septembre précisément pour me prouver à moi d'abord que même une notation moyennement objective peut passer à côté du fond des choses. J'ignore ce qui m'a empêché de mettre en mémoire certaine conversation téléphonique. Sans doute celle-ci n'avait-elle rien à voir avec mon anniversaire et je ne pouvais d'aucune façon en prévoir les conséquences. Peu avant, j'avais rêvé d'un train. Un rêve insignifiant, pour ne pas dire stupide. Une fois habitué au battement des roues, un cri soudain : un homme sur la voie. Puis des grincements, des valises qui tombent, tellement lourdes qu'il faut se réveiller. Depuis l'enfance, j'ai un problème avec ça, j'ai souvent rêvé, alors que déjà j'allais à l'école, de préférence buissonnière, et un moment s'écoula avant que j'entende la sonnerie. La première tentative d'atteindre l'écouteur échoua, mais à la deuxième j'ouvris les yeux.

– Je ne vous réveille pas ? Nous avons des amis communs. Je pourrais dresser une longue liste. Rassurez-vous, je ne vais pas vous prendre beaucoup de temps. Non, ne craignez rien, je n'ai rien à vendre. Au contraire, c'est moi qui apporte de l'argent. Excusez-moi d'être aussi pressé... Dans trois heures ? Je serai exact.

Plus ou moins ce genre de phrases, dites d'une petite voix. Mais pourquoi, malade avec un épouvantable mal de tête et conscient de n'avoir pas écrit ne fût-ce que trois lignes en trois jours, me suis-je décidé à le recevoir? Est-ce la mention de l'argent sonnante comme une musique céleste qui m'aura plu? Si j'avais une chose à craindre, c'était moins de perdre mon temps que de subir des banalités qu'il me faudrait soigner par une cure pénible et ruineuse pour le foie. Mais si j'avais su ce qui m'attendait... Non, vraiment, je ne sais pas ce que j'aurais fait.

Il faisait déjà clair quand le train arriva là où il devait arriver. De jour, il avait moins belle allure: privé de la lueur de la lune, il se laissait voir comme un convoi de marchandises même pas de première propreté. Que faisait ce wagon-salon entre des wagons d'aspect misérable? On peut, on doit même exclure toute erreur, parce que les cheminots ne se trompent pas à ce point. Restait la raison d'une nécessité supérieure, c'est-à-dire du besoin de transporter rapidement un dignitaire. Si le vieil homme était Premier ministre ou, mieux, ministre des Transports, son poste élevé expliquerait bien des choses. Mais alors pourquoi le train ne s'arrêtait-il pas dans une gare et n'était-il pas accueilli par des cheminots au garde-à-vous? Non seulement ce n'était pas une gare, ni même une halte secondaire, mais tout indiquait une sorte d'embranchement d'usine avec, ici et là, des entrepôts de brique rouge et des empilements de balles de laine, et surtout une forêt de cheminées qui semblaient toucher le ciel. Si donc le train transportait de la laine de pays exotiques, ce n'était pas un ministre qui occupait le wagon-salon mais un industriel qui suivait ses affaires de par le monde, et maintenant rentrait chez lui avec des proches dont il n'avait pas voulu se séparer. Le mécanicien de la locomotive connaissait bien son affaire et n'avait pas lésiné sur la vapeur tout au long de la nuit, heureusement car de gros nuages boursoufflés arrivaient au loin, sûrement de la pluie, et tout le monde ou

presque sait que la laine n'aime pas la pluie. Mais où étaient les ouvriers qui devaient décharger le précieux matériau? Les ventres perpétuellement affamés des usines attendaient cette nourriture qu'ils rendraient ensuite sous forme de tissus si beaux qu'il serait difficile de trouver femme capable d'y résister.

Mais ce n'est pas le chargement du train et le silence de mort à l'accueil qui furent les plus étonnants. Passé quelques minutes, on vit non pas des balles de laine, mais des gens débouler des wagons de marchandises en nombre défiant les lois de la physique, et bientôt cette première brèche dans l'ordre scientifique en ouvrit une autre, plus grande encore. Pour le moment, des femmes et des hommes pauvrement vêtus se mettaient en rang pour ensuite se diriger, se soutenant les uns les autres, vers les murs des usines. Étaient-ce des ouvriers que le propriétaire aurait engagés au-delà des montagnes et persuadés par de juteux salaires de venir travailler chez lui? Dans ce cas, il n'en aurait pas grand usage, car ils n'avaient pas l'air vigoureux. Et en ce qui le concernait lui-même, venait-il de se coucher au petit matin, dormant maintenant à poings fermés sans savoir que le train venait d'atteindre son but?

La portière du wagon-salon s'ouvrit enfin, et le digne vieillard y apparut. Il n'avait pas l'air reposé, il ne s'était donc pas couché du tout, il était resté à réfléchir à des affaires dont les gens ordinaires n'ont qu'une vague idée. Une veste de tweed, un pantalon clair, ce qu'on appelle une culotte de cheval, avec des bottes qui montaient aux genoux et signalaient une jeunesse dans l'armée, ou un goût pour la chasse. Sur la tête un chapeau, dans la main droite une canne. De loin, la mallette qu'il tenait à la main gauche semblait avoir été achetée chez Hermès à Paris, mais ce n'est pas sûr et encore moins important. Peut-être sans élégance mais l'air décidé, il descendit les marches pour aussitôt se mettre à marcher. L'épouse à peine aperçue plus tôt, et dont on pouvait maintenant apprécier la beauté, descendit derrière lui. Une magnifique chevelure couleur de châtaigne en fin d'automne, un teint rose pâle, et un petit nez qui trahissait une hypersensibilité aux odeurs. Avec en plus des charbons ardents dans les yeux. Habillée d'une modeste robe de soie sur laquelle elle avait passé une veste chaude, et pour

ce qui était de la dignité, elle ne le cédaient en rien à son mari qu'elle dépassait en jeunesse et en charme. Il était seulement surprenant qu'elle ait à traîner une grosse valise sur laquelle partout ailleurs dans le monde des porteurs se seraient jetés. Le garçon suivait ses parents. À la lumière du jour, déjà moins *gemütlich*, mais faisant toujours aimable impression. Pour en dire davantage, on aurait pu remarquer chez lui des traits d'adulte précoce, comme cela se voit chez les enfants entourés des meilleurs précepteurs. Le petit ne portait pas de valise, même minuscule, par contre il avait un grand sac à dos comme ceux qu'emportent les scouts pour des sorties prolongées.

Le vieil homme allait d'un pas qui témoignait d'une assurance innée, mais il ralentit et même marqua une pause dès qu'il se retrouva entre les murs. Il perdit alors de son aplomb, ce qui permit de supposer qu'il n'était pas propriétaire de cet ensemble d'ateliers que l'on aimerait comparer aux pyramides ou à autre chose d'aussi grandiose. Sa femme profita de l'occasion et posa la valise à terre, le fils se mit à regarder autour de lui avec un étonnement qu'on pouvait deviner à sa bouche ouverte. Il y avait de quoi envier la ville qui avait élevé des murs aussi puissants, car puissante devait être la force de l'argent gagné ici. Au vent qui emportait des restes de laine et des quittances de magasinage, on voyait qu'il ne s'agissait pas d'un immense décor peint sur toile. Mais s'il ne s'agissait pas de peinture, l'art y était à l'honneur, car une musique que l'on entendait de loin était si belle qu'elle empêchait de choisir une autre direction que celle d'où elle provenait. L'homme serra plus fort sa canne, et d'un geste du menton il indiqua le chemin à suivre.

Ils n'eurent pas à marcher loin. Ils virent dans le mur surmonté de beaux arbres un portail ouvert que d'économistes Hollandais auraient pris pour une entrée de parlement. Ils le franchirent et se retrouvèrent dans un jardin attenant à la cour intérieure d'un palais riche de styles (pas d'époque où l'artiste n'ait puisé avec l'audace de qui est bien stipendié). Si les usines derrière le mur appartenaient bien au propriétaire de cette imposante bâtisse, et difficile d'imaginer qu'il en fût autrement, on peut noter qu'il n'avait pas loin pour se rendre au travail. Un quatuor à cordes jouait sur une

terrasse gardée par deux lions en pierre, dont l'un, de vieillesse, avait perdu la tête. Pour des connaisseurs de la musique, ce devait être du Scarlatti, et selon toute vraisemblance son deuxième quatuor, et pour une oreille non exercée, cela sonnait simplement de façon mélodieuse. À en juger par la maigreur des trois hommes et de la femme, les musiciens ne devaient pas gagner grand-chose, mais le propriétaire n'en devait pas pour autant être pingre, même si les crépis qui tombaient par endroits montraient qu'il avait cessé d'être immensément riche. Si tel était vraiment le cas, cela plairait en sa faveur puisqu'il continuait à se soucier de musique. Tout à leur travail, les artistes n'eurent pas un regard pour ceux qui arrivaient du jardin sur la terrasse, et ces derniers passèrent indifférents, pensant probablement à la manière de poser au plus vite leurs bagages. Seul le garçon s'arrêta un temps devant une femme, le premier violon, mais, appelé par sa mère d'un mouvement de la tête, il repartit en courant vers une porte vitrée. La grande salle où ils se trouvaient avait dû être un magnifique salon avec vue sur une terrasse prolongée par un jardin, et plus loin encore sur des usines douces au regard. Elle faisait maintenant office de hall d'hôtel, avec comptoir en bois, fauteuils en cuir, plantes vertes, et vieille machine à cirer les chaussures. À la droite d'un bel escalier en bois, derrière des portes vitrées, il devait y avoir une salle à manger car il en parvenait des tintements de vaisselle. Si le maître de cet empire avait fait faillite et transformé sa demeure en hôtel, ses affaires n'étaient visiblement pas florissantes. L'unique habitant était la poussière omniprésente, et la plante dans le vestibule avait jauni après des années sans eau. Inutile de parler de service : pas même une mouche ne s'était envolée à l'entrée des clients. Il restait à espérer que le propriétaire ne fût plus en vie, car devant une telle déchéance, il serait mort de chagrin.

C'est ainsi que le vieil homme apprécia la situation quand, ayant promené un regard mécontent sans que personne ne se manifestât, il se mit à frapper de sa canne le sol de pierre. Une canne solide, sans caoutchouc à l'extrémité, un bruit rien moins que léger. Sa femme s'efforça de le calmer, le fils effrayé se boucha les oreilles, mais c'était lui qui avait raison, car aussitôt il y eut des bruits de

pas, et deux individus descendirent l'escalier. Bien que secondaires, ces personnages méritent l'attention. Non seulement ils n'avaient pas l'air de boys d'hôtel, mais, pour être clair, ils n'inspiraient pas confiance. L'un plutôt grand, l'autre petit, le petit plus âgé que le grand, tous deux unis dans une familiarité arrogante, à peine masquée par une forme d'attention simulée. Des costumes tachés de gras, des cheveux gominés, des yeux qui regardent partout et nulle part. Pour faire court, ils sentaient le phénol, pour ne pas dire le soufre. Le grand s'inclina bien bas, il arracha la valise de la femme comme une plume et il se retrouva déjà dans l'escalier. Le petit, plus âgé, qui égayait d'une cravate rose le gris de son costume, sourit au garçon qu'il se cala, sac à dos compris, sur les épaules. Il avança de quelques pas puis, ayant fait demi-tour, revint prendre avec respect le chapeau du vieux monsieur. À qui il indiqua du doigt l'escalier à monter.

Il était arrivé à l'heure, si être à l'heure signifiait dans sa bouche une ponctualité à la minute près. Petit et menu, il ressemblait à ce cygne sur un coude de l'Oder avec qui j'échange chaque jour un regard. Barbichette de bouc en pointe sur le cou, et une poignée de main à bien faire comprendre la compacité du pain au pavot. Il complétait ce malheur avec un costume violet sombre en synthétique, imitation laine, et une cravate jaune à figures géométriques du genre impossible. Visiblement, j'avais fait quelque chose pour mériter ça. Mais il jugea hardiment la situation.

– Vous n'avez pas l'air de quelqu'un à qui toute visite fait plaisir.

La voix était encore plus haute qu'au téléphone, mais par chance le piaulement était plus doux.

– Je me contenterai d'attendre ce que vous avez à dire, répliquai-je.

Puis je lui posai une question sur son thé préféré, et plaçai devant lui une tasse sans en avoir fait tomber une goutte. Il me remercia de quelques phrases à propos de rien.

– Je serai bref: je suis votre bienfaiteur.

Je l'invitai à parler aussi longtemps qu'il en aurait besoin, et lui proposai même du sucre. Du coup, il croisa les jambes.

– En ces temps difficiles, je viens avec de l'argent, et dans une maison où je suis aussi comme un messenger. Mais je me qualifierai surtout de bienfaiteur parce que je vous offre la possibilité de vivre une chose que vous n'oublierez pas jusqu'à votre mort... Je sais, il n'est pas convenable de parler de mort dans la maison d'un malade, mais pardonnez-moi, un homme simple dit les choses comme elles lui viennent...

Si sa gêne n'était que simulée, il se mordait quand même les lèvres.

– Loin de moi l'idée que vous devriez mourir bientôt, quelle idée, vous serez de plus d'une noce encore... Vive les mariés! Vous savez bien ce qu'on crie?

Il me regarda d'un air interrogatif.

– Je dois faire bref, n'est-ce pas? Dans ce cas, je vous dis d'emblée qu'avec la somme substantielle que j'ai avec moi, vous pourrez retourner dans cette ville chérie que vous avez fuie. Ne me regardez pas comme ça, juste quelques jours...

Je jetai un œil discret sur sa veste et les jambes de son pantalon. Je ne vis pas de pyjama d'hôpital.

– Ne me confondez-vous pas avec quelqu'un d'autre? demandai-je en lui donnant une possibilité de retrait.

– Parce que j'ai parlé de «ville chérie»? Vous pensez que nous n'avons pas remarqué la sensibilité avec laquelle vous choisissez les moments grâce auxquels Łódź ressort au mieux dans vos livres? Mais pour ce qui est des ouvriers de votre roman *Rien ne va plus*, ceux qui quittent leurs usines pour défendre les juifs contre la «Garde noire», avouez: vous les avez inventés?

J'acquiesçai, mais demandai aussitôt quel rapport il y avait.

– Aucun, sauf que ça sent de loin le mensonge par amour. Ou encore ce célèbre «je pleurais», quand les infirmes de votre autre roman *Le Goût du voyage* quittent Łódź. C'est comme si vous en aviez déjà trop fait.

Pyjama ou pas, il devait être sous traitement. J'attirais les fous comme un aimant, et il n'y a pas de déguisement qui n'ait été

essayé pour faire mon siège. Mais lui continuait, visiblement content de lui.

– À mon sujet, il faut que vous sachiez que je ne suis pas un *Lodzermensch*. Je ne suis même pas un descendant de ces ouvriers d'avant-guerre qui avaient, comme vous aimez le souligner, plus de dignité et de manières que les professeurs d'aujourd'hui. Ma maman était arrivée à Łódź après la guerre parce qu'on avait besoin de jeunes femmes par milliers pour filer et tisser pour l'Union soviétique. Elle s'est choisi tout de suite mon père qui gravissait les échelons parce qu'il était beau parleur. Pour autant, à la maison, ce n'était pas l'abondance, même si papa affirmait que toutes les maisons nous appartenaient... Mon vieux est maintenant dans sa tombe, et moi je vis sur la retraite de maman... Je sais, vous allez dire que j'aime boire, et alors? Ça me fait un bien grand péché. Mais laissons tomber...

J'aurais donné ma tête à couper qu'il s'était mis à sangloter lamentablement en évoquant son enfance, et là c'en était déjà trop. Je le regardai attentivement. Ses chaussures étaient usées, mais elles venaient de chez John Lobb, St James's Street, et elles étaient impeccablement entretenues. Des dents saines et des mains soignées. Il jouait donc un rôle avec ce costume d'employé de mairie, cette horrible cravate, et surtout ses mots qui étaient un camouflage. Mais pourquoi se donnait-il tant de mal? Il sourit à mes pensées.

– Vous pensez à ce Souvorine que vous avez lu avant de vous endormir? Ces lignes sur un type qui aimait se déguiser pour se faire passer pour d'autres? J'ai raison? Maintenant, si vous permettez, je vais un peu me faire valoir...

Il inspira de l'air qu'il retint dans ses poumons, et, ce faisant, il devint tout rouge. Puis il libéra le col de sa chemise, faisant apparaître sur sa poitrine une chaîne en or. Comme si ce n'était pas assez, il agita le poignet dans ma direction.

– Je vois que vous l'avez tout de suite reconnue. Trois cents exemplaires au monde seulement. La première a été achetée par la reine Ingrid du Danemark qui l'a revendue au mont-de-piété local avant de mourir. Par un intermédiaire, cela va sans dire... Je n'ai pas à vous dire sans doute le numéro que je porte au poignet?

Ce n'étaient ni la chaîne ni la montre qui m'étonnaient, ni même son visage devenu tout rouge et qui avait gonflé. Mais je ne comprenais rien à ce numéro avec Souvorine. Ces derniers jours, je le lis par intermittence, en espérant qu'il mentionnera le père de Naoum Potocki auquel je pense beaucoup, et sur qui j'écirai peut-être bientôt. Mais je n'en ai rien dit à personne. Il y avait donc deux possibilités : ou c'était encore un rêve, ou j'étais devenu fou. La première possibilité était peu plausible, car au moment où il avait mentionné Souvorine, je m'étais pincé discrètement le bras. Une douleur authentique, puis rapidement une rougeur. Restait donc la folie.

– N'ayez pas peur, vous n'êtes pas devenu fou. C'est juste que la porte de votre chambre est entrouverte, et qu'il y passe un rayon de soleil. Il y a plein de livres sur la table de nuit, et un seul sur le plancher. J'ai supposé qu'il s'agissait du dernier que vous avez lu. Je n'ai pas une mauvaise vue. Reconnaissez-le, il n'y a là aucun mystère...

– Pourquoi essayez-vous de vous faire passer pour un autre ? demandai-je, histoire de dire quelque chose.

– Quel est le rapport ? Et d'ailleurs, vous n'avez pas la grippe, mais une gueule de bois tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Et je sais bien aussi avec qui vous avez bu en l'absence de votre femme qui fait le tour du monde pour trouver l'argent d'un film à faire sur le ghetto de Łódź. Allez, je sais même ce que vous avez bu. Et qu'est-ce que ça change ?

Cela ne changeait rien. Puisque je continuais à le voir devant moi. Son visage semblait annoncer des larmes, mais il avait une ruse cachée aux commissures des lèvres. C'est là que je remarquai entre son pouce et son index la trace d'un tatouage effacé.

– Ce n'est pas sans raison que je me présente d'un mauvais côté. Je ne fais que profiter d'une occasion de vous malmenier. Au début, c'est une pilule amère – recevoir de l'argent d'un type aussi minable –, puis de l'étonnement – que celui-là même puisse savoir des choses dont même de grosses têtes n'ont pas idée –, puis une humiliation – avoir à vivre une chose qu'il n'est donné à personne de vivre, et cela grâce à moi. Serais-je donc un gremlin ?

De la voix la plus ferme que je pus me permettre, je lui demandai d'en venir au fait.

– Comme il vous plaira. Vous allez faire pour moi le compte rendu d'un procès, par écrit, si vous le voulez bien. Pourquoi cette mine? Vous auriez préféré un reportage sur une course de chiens?

Il tira d'une poche latérale de sa veste une enveloppe gonflée avec laquelle il commença à s'éventer avant d'ajouter en voyant ma tête:

– Je sais que vous voudriez me botter les fesses, mais je vous garantis que la raison va l'emporter. Maintenant, écoutez-moi. J'arrive de Brême. Devant vous, avec mon petit chapeau sur la tête, et ma culotte de peau à bretelles, je m'adresse à vous en poussant la tyrolienne.

– À Brême, on ne chante pas la tyrolienne, remarquai-je en reprenant mes esprits.

– C'est à moi que vous dire ça? Je vouloir seulement piquer l'imagination à vous. *Ich bin* petit-fils de Hans Biebow. Vous savez qui je parle?

Il avait la mine triomphante d'un qui savait qu'il allait me surprendre. Je lui répondis poliment que Biebow n'avait pas d'enfant, et là, ça commença pour de bon:

– Vous être pas trop avancé? Moi aussi avoir un jour la gueule de bois, parce qu'un jour trop boire le schnaps. Ma bonne tête allemande faire moi mal *zwei Stunden*. Mais je vous dire, monsieur Andreas, que même alors je n'avoir pas l'audace *alles* savoir des enfants de *Bremen* et environ.

Je voulais qu'il s'en aille, c'est pourquoi je lui dis conciliant:

– D'accord. Vous êtes son petit-fils, et alors?

– Vous connaissez bien sûr la chanson *Theo, wir fahren nach Lodz*, et vous n'êtes pas curieux de savoir pourquoi après tant d'années, Johann, Johann c'est mon nom, est venu *nach Polen*? Je viens d'avouer qui j'étais pour vous faire prendre conscience du sérieux de la situation. Vous comprenez qui va être jugé? Non, faites un effort...

J'avais la tête qui craquait sous la douleur, avec en plus dans la gorge une forte sécheresse. Avec des précautions pour ne pas

trembler, j'avançai la main vers la bouteille d'eau, et j'en ai bien sûr un peu renversé. Oh, merveille, il prit cela pour une réussite.

– Vous pas inquiétez, la *Wasser* va sécher, c'est l'ordre des choses, mais l'essentiel, c'est vous savez. *Typische* réaction. Quand j'ai appris quoi il retourne, j'ai eu hoquet très fort. Ma femme m'a fait la peur et là, *fertig*. *Gross* étonnement que vous comprendre si vite. Votre famille ne vient pas du Schleswig-Holstein? Les gens pas bêtes sont nés là-bas...

Je n'ai pas attendu que la *Wasser* sèche, et je me suis penché sur le plancher avec une serviette. Le sang me montait à la tête avec une force redoublée, l'essentiel était cependant que Johann ne voie pas la figure que je faisais. Il n'avait pas besoin de voir, il poursuivait son idée.

– Vous savez combien c'est une affaire délicate. Qui aurait pu imaginer qu'ils finiraient par le rattraper? Vous avez l'air étonné de ce que nous voulions voir de plus près ce qu'il en était de cette arrogance juive. Finalement, c'est nous, les Allemands, qui avons créé cette ville. Nous sommes arrivés les premiers, avec souvent pour tout bagage nos mains travailleuses et nos esprits plus réfléchis que les vôtres... Pas beaucoup plus réfléchis, bien sûr. Moi je sais bien ce qui est correct, pas seulement politique...

Je relevai la tête du plancher et le regardai droit dans les yeux.

– En débitant ce genre de bêtises, vous essayez de m'imposer les mirages de votre esprit malade?

Il prit un air affligé.

– Vous voulez dire que c'est impossible? Tant d'années après la guerre, c'est ce que vous pensez? Je reconnais que je n'ai pas le moyen de vous convaincre. Et si je disais que ce Biebow n'était qu'un camouflage?

– Je ne vous croirais pas.

Il éclata de rire.

– Et vous me croiriez si je reconnaisais avoir du sang juif? Dans vos contrées, vous en soupçonnez tout le monde, à l'exception de Jésus et de sa maman, vous n'auriez donc pas de mal à l'admettre. Si les juifs peuvent tout faire, auraient-ils eu un problème avec cette histoire? Vous avez entendu parler du tsadik de Bobowa? Son

frère Ézéchiél avait un fils. Oui, c'est moi justement, bien que je ne sois pas très religieux. Déçu? Vous pouvez me croire, je jouis d'une certaine considération. D'ailleurs, s'il en était autrement, aurais-je appris tout cela?

Je voulus lui demander si je devais m'attendre à voir sortir des papillotes de dessous le chapeau qu'il n'avait pas enlevé malgré la chaleur de la pièce, mais il s'était préparé à la question que je n'eus même pas à lui poser.

– Si vous en avez besoin, vous pourrez même me voir revêtir un talit. Ce ne sera pas n'importe quoi. Alors, vous continuez à me prendre pour un fou?

Il n'y avait pas de réponse qui n'aurait ridiculisé l'un de nous.

– Si je me souviens bien, il reste encore un peu d'Oban. Vidons-le, et puis séparons-nous pour toujours. Je promets pour ma part de ne plus toucher d'alcool d'ici la fin de l'année.

Il sourit pour la première fois.

– Ô, incrédule Thomas, votre plus grand malheur est de tout saisir par la raison. Je vous ai promis de vous faire vivre quelque chose d'exceptionnel, et j'ajoute maintenant que vous apprendrez plus d'une chose. Alors, toujours insatisfait? Dans ce cas, un dernier argument. Je vais sortir un moment, et vous allez compter l'argent que je laisse sur la table. Même si moi je suis fou, l'argent est, lui, tout ce qu'il y a de normal. Filigrane et filet métallique, authentique exemplaire de parfaite santé. Qu'y a-t-il de gênant à faire plaisir à un vieux fou qui se met en frais?

Il n'était pas mauvais, car il venait de se vieillir de cinquante ans. Des yeux troubles, une lippe pendante, des taches sur le front. Je ne sais pas si Lee Strasberg qui savait tout de Stanislavski aurait su enseigner ça. Et même si l'argent devait être encore plus faux que le personnage qu'il venait de faire surgir devant moi, il valait la peine de faire sa connaissance. Il se leva et rectifia le pli inexistant de son pantalon. Il redevenait drôle, petit bonhomme plutôt ténébreux. Bourrée sans doute de morceaux de papier ordinaire, l'enveloppe reposait sur la table.

– Je m'en vais. Les détails sont inscrits sur l'enveloppe. Je vous demande de prononcer clairement le mot de passe, car le gardien

est peut-être un peu sourd. Ah, et je vous demande de mettre une veste. Un soupçon de respect pour les gens que vous allez fréquenter ne pourra pas vous nuire.

Je le raccompagnai à la porte. Cette fois, la poignée de main fut plus ferme que je ne m'y attendais, et il y avait dans ses yeux un calme limpide. Même si cela pouvait aussi passer pour une tristesse, comme on dit joliment, infinie.

Cela faisait deux nuits que Regina n'avait pas dormi, si on omet de compter les quelques moments où elle était restée incertaine de ce qui était veille et de ce qui était sommeil. Où étaient passés les Allemands? Pourquoi les avait-on amenés tous les trois ici où finissait le tapis rouge, et où l'escalier devenait étroit et raide? Elle pensa qu'un instant de plus, et Chaïm aurait une attaque d'apoplexie: il n'avait jamais eu le visage aussi rouge, même en colère. Quelle mine avait-il dû faire lorsqu'un de ces types douteux avait ouvert devant lui une nouvelle porte parmi de nombreuses autres, et l'avait pratiquement poussé à l'intérieur? Par chance, le garçon et elle furent traités avec plus de courtoisie. On leur souhaita même bonne nuit alors que le soir n'était pas encore venu. Elle voulut demander quand serait servi le dîner, mais avant même qu'elle ne l'eût remarqué, ils avaient disparu.

La pièce éclairée seulement par une ampoule au plafond était petite et sans fenêtre, mais par chance elle était propre, avec une salle de bains qui lui rappelait l'appartement d'avant-guerre de ses parents, rue Południowa. Quand elle s'assit sur une des deux chaises, soufflant lourdement, elle se souvint que ses affaires étaient dans la valise plus légère que portait Chaïm. Et qu'il faudrait donc lui apporter celle où il avait tout mis, y compris une pelisse d'hiver. Ayant tiré la valise jusqu'à la porte, elle découvrit que cette dernière était fermée à clef. Marek prit un air effrayé avant de secouer longuement la poignée, sans résultat. Elle ne savait que dire, ce qui acheva de gâcher son humeur. À tout hasard, elle lui dit de bien

se brosser les dents. Elle passa la moitié de la nuit à se demander où ils avaient pu être conduits, mais elle se félicitait de ce que les récits terribles sur les endroits où on emmenait les gens se révélaient faux. Elle éprouva aussi du dégoût à l'idée que Chaïm ait encore une fois eu raison, et que les choses n'aillent pas si mal du tout. Puis elle lutta longuement contre un sentiment d'étouffement car elle ne supportait pas les fenêtres fermées, sans parler de l'absence de fenêtre, jusqu'à ce qu'enfin dans le couloir se fassent entendre des mouvements qui attestaient de la venue du petit matin.

Marek se réveilla aussitôt, et il rampa à tâtons vers la porte. « Il vérifie si nous sommes toujours enfermés », se dit-elle. Elle l'entendit presser délicatement la poignée, sur quoi la porte s'entrouvrit, et la lumière du couloir emplît la pièce. Il retourna la tête pour vérifier qu'elle avait bien vu. Il ne restait rien d'autre à faire que de lui montrer par un sourire que tout allait bien.

L'espoir de pouvoir payer mes dettes l'emportait peu à peu sur l'idée d'un argent destiné à satisfaire le caprice d'un autre, mais cela me rendait aussi conscient de ma faiblesse de caractère, car je m'étais promis de ne pas bouger de Wrocław avant longtemps. Je n'avais passé ici de ma vie d'adulte en tout que deux heures, si l'on veut bien faire la somme de mes haltes à la gare, et si après en avoir rêvé des années je m'étais installé dans cette ville où j'étais né, ce n'était pas pour jouer au voyageur. Pendant le petit déjeuner, je promène par la fenêtre mon regard sur la rivière, et quand je marche dans les rues, je devine les ombres de mes parents jeunes et beaux qui avaient terminé ici leur errance de guerre. J'ai récemment appris que mon appartement de l'ancienne Borsigstrasse avait été habité par le célèbre critique littéraire Alfred Kerr qui avait rivalisé avec Thomas Mann pour obtenir la main de Mlle Pringsheim, et que c'est peut-être à cause de cela qu'il avait qualifié de laborieux les ouvrages de Mann. Après lui, chose facile à établir, était venu habiter le conseiller Lothar Raber dont le fils mourut de froid

quelque part sur le front de l'Est. Apparemment, un pacifiste, ce qui en un sens nous rapprochait, parce qu'un de mes ancêtres, lui aussi, est mort de froid indépendamment de sa volonté, à ceci près que cela lui est arrivé en Sibérie. Et maintenant que je commençais à me familiariser avec les esprits de cette ville, la pauvreté, suivie d'un chantage financier, devrait m'en éloigner, au moins pour un temps ?

Hésitant à prendre l'enveloppe, je décidai de me rendre à la rédaction du célèbre mensuel *Rita Baum* et de proposer une histoire d'amour que je pourrais écrire à partir d'un poème d'enfance, mais cela pourrait prendre du temps, car un poème d'amour peut être réussi, même écrit par un enfant, alors qu'une bonne histoire d'amour est un oiseau vraiment rare. Ces considérations me conduisirent jusqu'à midi, après quoi je m'en fus regarder la rivière très sombre, ce qui n'avait rien d'étonnant étant donné que le soleil ne s'était même pas montré. Passant près de la table, je détournai le regard de l'enveloppe, et là, une idée nouvelle : pourquoi ne pas vendre mes livres et ne plus avoir ainsi besoin de partir ? Les propriétaires de magasins de livres anciens chez qui j'étais déjà passé avaient l'air de connaisseurs, et chez l'un d'eux j'avais même vu une feuille où il était écrit : « N'apportez pas vos livres : nous viendrons les évaluer chez vous. » Je repoussai l'idée, et d'horreur, et voulant donner du poids à l'horreur, je m'envoyai une bonne gifle. Comme à un père qui aurait vendu le rein de son enfant au lieu de vendre le sien. La gifle méritée me cuisait, mais je sentais une autre chaleur, pensant à des électriciens malappris bien capables de couper le courant. Je compris qu'il n'y avait pas d'issue et qu'il me faudrait gagner de l'argent d'une manière attentatoire à un concept de liberté plus que littéraire.

Décision prise, je ressentis un soulagement et une envie de vivre. Agir, bouger, trains, déplacement de masses humaines, gagner de l'argent, puis le dépenser, une idée digne de l'homme d'aujourd'hui. Prendre des notes, relever des mots et surtout des phrases, sans parler de réflexions à faire, il y a là une forme de torture. Mon enthousiasme imbécile cachait une humiliation, mais il renvoyait à l'arrière-plan aussi la peur de l'inconnu. Le nom de Hans Biebow

n'était pas tombé par hasard. Je pouvais même soupçonner un complot. W. G. Sebald termine son roman *Les Émigrants* en évoquant Biebow, ce qui, je l'avoue, me met dans une certaine confusion. Le voyage à Łódź était-il lié à une affaire à laquelle je m'étais depuis longtemps interdit de penser? À tout hasard, je téléphonai à Jerzy W., un *Lodzermensch* pur jus qui, enfant, avait presque été un des assistants opérateurs lors du tournage de *La Terre promise*. Je voulais avoir un témoin de tout ce que je pourrais trouver là-bas.

– Tu voudrais te lancer dans une affaire risquée dans notre ville de malheur?

Je ne sais pas pourquoi j'ai dit « notre ville », il m'avait lui-même aidé à déménager, affirmant que je le méritais comme un détenu pour bonne conduite.

– Risquée? Toujours.

Ce n'était peut-être qu'une impression, mais je ressentis un soulagement dans sa voix.

Le petit déjeuner était simple mais copieux, comme ceux auxquels on peut s'attendre dans les vastes salles à manger peintes en blanc des pensions de famille de Krynica, celles qu'elle connaissait le mieux. Mais l'odeur du pain blanc était si bouleversante qu'elle ne put se souvenir de quand pour la dernière fois elle avait éprouvé quelque chose de pareil. Elle se tartina une fine tranche de fromage blanc, puis elle tourna le plus discrètement possible la tête vers l'homme assis près de la fenêtre qui s'était courtoisement incliné dans sa direction quand elle était entrée. Il était déjà parti, il avait donc dû sortir par la porte près de laquelle se trouvait un piano blanc sur un plancher surélevé. Elle aurait voulu pouvoir l'examiner, elle aurait donné sa tête à couper qu'elle le voyait pour la première fois, mais il lui rappelait quelqu'un. Elle se souvenait de cette pâleur malade, des cernes sous les yeux, et avant tout de ces yeux mats, sans expression. Sans ses vêtements convenables, il aurait passé pour un échappé de l'hôpital ou un

évadé de prison. Elle estimait peu probable qu'il puisse s'agir d'un de ses clients d'avant-guerre, on n'avait pas vu en elle une future étoile du barreau car elle n'avait pas eu à défendre des gens risquant de lourdes condamnations. Mais pourquoi se tracassait-elle avec ça, pourquoi par réflexe avait-elle avalé sa salive en voyant le bandage marron à son cou ? Elle se l'expliqua par son état nerveux, et parce que depuis le traitement infligé à Chaïm, elle avait du mal à reprendre ses esprits.

Le matin, Marek avait couru jusqu'à sa chambre déjà ouverte, mais n'y avait trouvé aucun message. Pour se donner du courage, elle avait sorti le coffre de Chaïm dans le couloir, puis choisi dans sa valise récupérée la plus belle robe d'organdi rose. Le miroir au-dessus du lavabo était de la taille d'une carte postale, elle ne pouvait pas bien s'y mirer, mais elle savait qu'elle faisait bonne figure. Finalement, à la porte, la tête de la femme de ménage et une voix rauque : « Pourquoi n'êtes-vous pas encore descendue pour le petit déjeuner ? » Marek s'arrêta à côté de la porte, un livre à la main. Ils furent les derniers dans la salle à manger, sans compter cet homme qui lui rappela quelqu'un avant qu'elle ne se demande quand il était sorti. Elle fit tout pour manger le plus longuement possible, car aussi longtemps qu'elle resterait à table et mangerait, la situation demeurerait simple et compréhensible. Marek devinait également qu'il n'avait pas besoin de se presser, car il grattait l'intérieur de la coquille vide de son œuf, prenant ses aises, le livre posé sur la table, alors qu'il connaissait le caractère inconvenant de son comportement. Il faisait semblant de lire, il ne voulait que retenir le temps, mais Regina n'aurait pas été elle-même si elle n'avait dit :

– Tu veux te presser un peu.

– Et après, quand j'aurai fini de manger ? – Il releva la tête de son livre.

– Tu verras bien.

Marek écrasa la coquille avec sa petite cuillère, puis repoussa la petite assiette et le livre.

– J'ai fini.

– Essuie-toi la bouche.

Il s'essuya longuement, mais il dut bien reposer la serviette.

– Et maintenant ?

Elle aurait donné gros pour le savoir. Elle ne voulait pas retourner dans la chambre, attendre là-bas aurait été une double torture. Plusieurs jeunes serveuses entrèrent dans la salle pour débarrasser les tables et changer les nappes. Ce devaient être des apprenties, elles parlaient entre elles à voix fortes, et riaient joyeusement sans égard pour la présence de Regina. Elle se leva donc, Marek se leva aussi sans se faire prier. Elle pensa d'abord qu'elle pourrait faire semblant de se tromper pour sortir par une autre porte que celle passée en arrivant, mais son bon sens inné lui souffla qu'il était plus sûr de s'asseoir dans le hall sous la plante verte et de se comporter comme si elle avait eu quelque bonne raison d'attendre là.

– Chère madame, auriez-vous envie de revoir votre mari maintenant ?

Elle n'avait pas vu surgir l'un de ces deux personnages qu'elle ne connaissait que trop. Il avait échangé sa cravate rose contre une plus sage, mais les triangles noirs et blancs attiraient toujours le regard de loin. Avec en plus sur le visage une expression qu'il voulait certainement joyeuse.

– Comment pouvez-vous me poser cette question ?

Elle se redressa par réflexe, et sa voix retentit comme celle de l'actrice Przybyłko-Potocka dans le rôle de Marie Stuart. Elle n'y avait pas mis d'intention, et ne remarqua pas la surprise de l'envoyé, ou Dieu sait qui il pouvait bien être.

– Dans ce cas, veuillez me suivre.

Jamais auparavant elle ne l'avait fait, mais cette fois elle prit Marek par la main, et ils suivirent l'homme qui marchait vite. Ils dépassèrent l'escalier et, par une porte battante que l'homme retint courtoisement d'une main, ils entrèrent dans un long couloir, ou plutôt une salle à plafond décoré de bois de chêne. À l'époque de sa splendeur, le maître de maison avait pu faire étalage ici de son amour de l'art, car plusieurs tableaux solidement encadrés restaient encore aux murs. Ils représentaient des chevaux et des cavaliers en casaques de couleur qui se frisaient les moustaches en souriant à des femmes qui leur servaient des coupes de vin. Cela plut tellement à Marek qu'il se mit à gambader en imitant un cheval au galop.

Au fond de la salle, l'homme s'arrêta comme captivé par une scène de chasse au renard. N'eût été la poignée ronde en faïence, même un œil exercé aurait eu du mal à distinguer le dessin de la porte dans la boiserie du mur. Elle eut le temps de se dire qu'il devait s'agir d'un rangement à balais, mais son guide ouvrait déjà et l'invitait vers l'intérieur d'un geste obséquieux. Dans le noir, rien d'étonnant donc que Regina ait fait un pas en arrière. L'homme sourit, satisfait de cette réaction, et il entra le premier dans quelque chose qui ressemblait à un réduit, car lorsque la lumière jaillit, on put voir deux torchons suspendus et un seau. Constatant que Regina ne se décidait toujours pas à entrer, il indiqua une deuxième porte dans le mur opposé, faisant comprendre d'un geste que, pour l'ouvrir, il fallait qu'ils soient tous bien à l'intérieur. Ils se rangèrent près de lui, l'homme ouvrit la porte suivante, et ils furent aussitôt assaillis par de l'air frais. Un couloir différent, plus haut, monumental même, dans un style architectural proche de celui où la forme répond à la fonction, avec des détails dérivés de figures géométriques. Regina s'efforça de ne pas manifester d'étonnement, ni devant le réduit, ni devant l'étrangeté du bâtiment où ils se retrouvaient. Elle pensa que l'homme qui les conduisait avait peut-être voulu se fondre dans le décor et avait justement choisi une cravate adaptée à cet endroit précis. Elle n'en dit rien, mais il aurait pu se réjouir qu'elle ait simplement pensé à lui.

Ils entraient par un grand escalier, et ils purent de loin entendre un brouhaha de conversations. Au bout de ce passage d'apparat, ils aperçurent des personnes réunies devant une grande porte. Ils furent eux-mêmes remarqués, et quelques hommes vinrent à leur rencontre, l'un d'eux faisant jaillir un éclair de magnésium de son appareil photographique. Elle réagit comme si de rien n'était, relevant le menton ; elle aurait pu maintenant ressembler à Sarah Bernhardt dans *L'Aiglon*, à supposer bien sûr que l'actrice ait eu une fille de son âge. Elle se contenta de presser Marek contre elle, car il avait l'air effrayé. Les précédant, l'homme leur fraya un chemin, et lorsqu'ils parvinrent à la porte, il l'ouvrit avec une révérence pour les laisser passer. Ils se retrouvèrent dans une salle assez claire bien que la lumière ne tombât que de fenêtres

circulaires alignées au plafond. Il pouvait s'agir d'un amphithéâtre où des professeurs dispenseraient leur science. La preuve en était un tableau sur le côté dont une aile ouverte était remplie de figures de physique incompréhensibles notées à la craie. La chaire au centre n'était cependant pas un bureau mais une belle table de jeu avec des cendriers en cuivre à chaque coin. Vides heureusement, car Marek était sensible à la fumée de cigarettes. Des personnes d'âges divers étaient assises autour du tableau et de la table de jeu, donnant une impression qui n'avait rien d'universitaire. Elle en reconnut certains et se dit que la robe d'organdi rose n'était pas un bon choix. L'homme les conduisit par le passage laissé ouvert jusqu'à deux places libres, si l'on peut dire, au premier rang, à l'exception de quelques chaises disposées près de la chaire. Chaïm avait pris place sur l'une d'elles, elle le reconnut de dos à sa chevelure grise. Elle avait toujours admiré l'instinct avec lequel il percevait l'aversion qu'il provoquait, et cette fois elle s'étonna du cinquième sens qui lui permit de sentir que c'était eux justement qui entraient derrière son dos. Sinon il n'aurait pas tourné la tête à ce moment précis, pour les distinguer d'entre les autres. C'est ce regard qui fit se taire la foule dans la salle, une foule nullement bruyante mais toujours bruissante, et c'est dans ce silence qu'elle entendit le battement de son cœur. Le larbin de service qui les avait conduits s'inclina et sortit.

Je note dans mon journal, au 5 septembre: *Quelle façon de soigner ma misanthropie et de chercher les moyens de reculer si, dès le matin, je transpire sur une lettre que je dois envoyer à un important producteur allemand à propos d'un film sur les juifs d'Europe de l'Est entassés dans le ghetto de Łódź. Sur le coup, j'imagine une blague du ghetto: «Il y a plus de prix Nobel au mètre carré dans le ghetto que dans le reste du monde», et j'attire l'attention sur le respect dû aux décorations remises par la patrie du producteur: «Arrivant ici, de nombreux professeurs, confiants dans la reconnaissance manifestée par*

les Allemands, portaient à la boutonnière ces décorations reçues pendant la Première Guerre mondiale, avec la conviction que ces Allemands tellement civilisés avaient succombé à une maladie, mais qu'il devait s'agir d'une maladie passagère. »

Le soir, je trouve les mots de Gershom Scholem qui dans son Juifs et Allemands, remarquablement traduit par Adam Lipszyc, décrit les débuts de l'émancipation des juifs allemands. « Si de grandes masses de juifs ont pu s'extraire de leur Moyen Âge pour entrer dans une nouvelle époque de Lumières et de révolution, les trois quarts d'entre eux vivaient alors en Allemagne, dans l'Empire austro-hongrois et en Europe de l'Est. Les conditions géographiques, politiques et linguistiques ont fait qu'ils ont rencontré en premier lieu la culture allemande. Qui plus est, et avec un poids décisif, cela est intervenu à un des moments les plus riches, à un moment clé de l'histoire de cette culture. » Scholem considère que les juifs ont rarement pu tirer profit des talents de leurs représentants les plus doués, alors que la majorité des esprits juifs talentueux a servi la société allemande. L'explosion étonnante de leur production s'est fait sentir dans la littérature, les sciences et les arts. « Presque tous les grands commentaires de Goethe ont été écrits par des juifs. »

Je pense que les Allemands, héros parmi les nations, autant dans le bien que dans le mal, voudraient, ce qui est compréhensible, que l'on ne se souvienne que du bien. Mais si eux-mêmes ne jettent pas à bas ce mal, ne le soumettent au fouet de l'ironie, ne le vilipendent en eux-mêmes, tous ces grands cothurnes de Bach, Goethe et Beethoven sur lesquels ils peuvent se dresser céderont sous leur poids. Mais qu'il est difficile d'en parler lorsqu'on est soi-même issu d'un peuple qui casse son gracieux mais fragile petit talon avec une désarmante insouciance.

Insupportable vulgarité donc dans ce journal. J'écris à propos d'une lettre, je m'occupe de lectures, et je ne trouve pas un mot pour parler de ce qui me touche le plus. Je voudrais douter de ma propre sincérité, car il n'y a pas dans mes notes une seule trace du voyage que j'ai eu à faire. Et pourtant, il y eut la gare centrale de Wrocław, et la queue où on se disputait joliment pour acheter un billet, et le train qui a roulé six heures et vingt minutes. Ce qui me rassure, c'est que j'ai peu de souvenirs du voyage. La gare Kaliska de Łódź n'est pas plus belle qu'avant,

mais comme je désirais absolument y voir quelque chose de plaisant, je concentraï mon regard sur une kiosquière plus charmante que les autres, et je me suis répété plusieurs fois dans ma tête qu'il n'y en avait pas de telles dans les autres villes. J'y ai même cru. Lorsque Jerzy est entré dans la salle d'attente juste un peu puante, plusieurs mendiants se sont aussitôt dirigés vers lui. Il ne les a pas repoussés, mais ne sembla pas les avoir vus non plus. Rien ne pouvait me faire davantage plaisir que la vue de ce géant à la démarche digne qui aimait se qualifier d'aborigène de Łódź, et qui en effet l'était au milieu de l'armée d'un demi-million d'immigrants d'après-guerre arrivés des campagnes voisines. Contrairement à moi, il est resté un aborigène fidèle à son boomerang. « Je mourrai dans la maison construite par mon grand-père », disait-il, ce qui à Łódź s'entendait comme s'il avait été de la lignée des princes Radziwiłł.

Pour preuve du sérieux de l'affaire, sur le parking, je lui montrai l'enveloppe avec l'argent. D'un coup d'œil il en fit le compte et démarra au feu plus vite qu'il ne convenait. Je savais déjà qu'il s'ennuyait ferme et qu'il se joindrait à moi indépendamment de ce qui me passerait par la tête. Il n'aurait toutefois pas été lui-même s'il ne m'avait conduit par une allée bien connue pour me surveiller du coin de l'œil lorsque nous arriverions devant la maison où j'avais habité il n'y avait pas si longtemps encore. Il aurait certainement voulu m'entendre soupirer, mais je n'y étais pas prêt. J'ai dû l'irriter par mon indolence, car il me rappela aussitôt qu'il n'avait que trois, tout au plus quatre heures.

– Je dois aller ce soir à Sosnowiec, et avant, Ania nous invite à déjeuner.

Devant l'ancienne Chambre maritime, il me demanda soudain si je savais ce qu'était devenu Aleksander Czczott¹, l'auteur du bas-relief du bâtiment du tribunal et de la Chambre maritime justement. Il ne croyait pas si bien dire, car je le savais, et je rajoutai même quelques mots sur la première épouse de Czczott, une Allemande assassinée à Auschwitz, et sur la deuxième, une Allemande elle aussi, fille du commandant du camp de Radogoszcz. Il écouta dignement, mais j'étais sûr qu'il allait renchérir. De fait,

il bâilla et laissa échapper qu'il avait entendu dire quelque chose à propos de Paweł Levy. Je ne m'attendais pas à ça. Il y avait longtemps que je souhaitais savoir ce qu'il était advenu du jeune et talentueux architecte qui avait conçu avant la guerre le plus bel immeuble de la ville. Après la guerre, ce splendide bâtiment visible depuis mes fenêtres échut à l'Union des écrivains, et il fut décrit dans de nombreux livres de souvenirs. Jan Kott² fut l'un de ses premiers locataires. Il raconte qu'il avait jeté les meubles de la chambre à coucher par la fenêtre, et qu'avec sa compagne il n'avait occupé chaque chambre qu'une semaine. Lorsque la pièce devenait repoussante au point de ne plus pouvoir y tenir, ils la fermaient à clef et déménageaient dans la suivante. Lorsque les chambres vinrent à manquer, ils déménagèrent dans un autre logement et firent venir pour nettoyer des Allemandes d'un camp de travail. Chacune de ces personnes éclairées qui vint y résider par la suite traita cette maison comme si la Pologne n'avait pas existé avant la guerre. Paweł Levy, ou Lewy, car on trouve les deux graphies, a disparu en 1939, mais dans le journal de chantier de l'immeuble de la rue Bandurski, on voit le cachet de l'ingénieur en chef Smolik. Est-ce que Paweł (j'ai même envie de l'appeler par son prénom) a eu le temps de partir pour l'étranger, ou aura-t-il pensé que les choses lui seraient plus faciles dans le ghetto de Varsovie? Jerzy s'efforçait de prendre un ton indifférent, et il avait la main.

– Je sais bien des choses sur lui! J'ai connu Mme Bubi, la grand-mère de Piotrek Szczerbic³, et je peux te dire, quelle femme! En septembre, elle est entrée dans sa centième année, et elle a meilleure mémoire que moi. Elle habitait un studio de luxe, là où il y avait et il y a toujours les assurances PZU. Ils payaient cent vingt-cinq złotys, et quand elle tombée enceinte, ils sont allés dans le plus bel immeuble de la ville louer quelque chose de plus grand. Ils y ont aussi rencontré l'architecte qui l'avait dessiné. Il se trouve que le mari de Mme Bubi le connaissait lui aussi depuis l'école. Tous trois sont allés dîner un soir au *Tabarin*. Tu sais, rue Dzielna... – Jerzy n'appelait jamais une rue par son nom actuel, et même le nom de l'entre-deux-guerres lui restait en travers de la gorge. – Si tu avais eu vent de l'existence de Mme Bubi, tu

n'aurais pas bougé de Łódź. Je me souviens même de ce qu'ils ont mangé... Ainsi, mon vieux, non seulement je sais ce qui est arrivé à ton architecte, mais j'ai même une photo des meubles de cuisine qu'il a dessinés comme preuve d'amitié pour Mme Bubi. Ils se sont retrouvés ensuite dans l'appartement qui échut après la guerre à Zofia Nałkowska⁴...

J'allais lui demander s'il avait la photo avec lui lorsque nous sommes entrés dans la ruelle à l'adresse écrite sur l'enveloppe. La fabrique et le palais et les plus importantes constructions du quartier avaient appartenu à une famille dont l'un des fils était un assez bon joueur de tennis. Il est vrai qu'il ne jouait pas aussi bien que les frères Stolarow, mais il avait gagné deux tournois sur la Côte d'Azur. Il était entré dans l'histoire de Łódź pour avoir été le premier en Pologne à avoir acheté un tableau de Picasso. Je savais beaucoup de choses sur les deux personnes qui le lui avaient vendu, je les ai même décrites, mais c'est une autre histoire. De nombreux entrepôts et ateliers s'élevaient ici et là, et au milieu de voitures venues se garer restait un pneu abandonné, partiellement brûlé, il est vrai. Personne ne surveillait rien, et il n'en fallait que davantage féliciter les ferrailleurs. Ils n'avaient emporté qu'un rail sur deux des voies qui menaient à la fabrique et par lesquelles on faisait venir dans le temps des matières premières du monde entier, puis expédiait des produits finis. Les pauvres avaient dû se dire qu'il y aurait bien un train pour repasser par là mais qu'il se débrouillerait avec les restes de rails.

La maison au numéro dix-sept n'avait pas bonne allure. Imposante dans le temps, parce qu'elle voisinait avec le palais, elle faisait penser à cet avocat connu qui avait dépéri aux yeux de toute la ville et que l'on ne reconnaissait vers la fin de sa vie qu'à la meute de chiens qui l'entourait et à sa braguette ouverte. Des fenêtres mates, une grisaille générale, des salissures coulant jusqu'au premier étage, en un mot une bâtisse morte comme tout le quartier. De ce dont je me souviens, ce qui avait le plus longtemps survécu étaient des bureaux et un cabinet médical, et dans le palais voisin une petite école ou une crèche. Je ne sais pas pourquoi je m'étends là-dessus, mais la seule justification qui me vient à l'esprit est le

désir de détourner ma propre attention de la porte certainement fermée à clef où la raison invitait à tirer sur la poignée. Mais elle était ouverte, et elle ne grinça même pas.

Il ne manquait dans la petite pièce aux lampes bleutées et avec une rangée de chaises que des étagères de brochures pour mettre en garde contre les dangers d'une vie malsaine. Quelques mouches profitèrent de la porte ouverte et s'envolèrent en direction de la rue Piotrkowska. Je me souviens d'avoir eu l'idée de leur consacrer un petit récit ou un poème en prose. Jerzy était visiblement déçu, et il était difficile de s'en étonner, car nous avions vu suffisamment d'intérieurs similaires. Je pensais avoir calmé ma conscience et pouvoir retourner à Wrocław, quand sortit de je ne sais où une femme en tablier de nylon auprès de qui Jurek paraissait petit. Un monstre, aurais-je voulu dire, qui devait arrondir sur des rings son salaire de femme de ménage, n'eût été son visage posé, en tout cas sans rien de terrible, et des cheveux blonds joliment ondulés. Elle se rapprocha et nous examina avec l'attention d'une professeur de sciences naturelles. Je me félicitai de ma première impression : elle avait dû récemment livrer un combat, car elle avait l'œil gauche cerclé de bleu-vert.

– J'ai ici un laissez-passer pour vous.

J'avais bien sûr peur d'être ridicule, mais en lui fourrant l'enveloppe sous les yeux je voulus calmer ma conscience, me dire que j'avais fait tout ce à quoi je m'étais engagé. Elle ne fut pas le moins du monde étonnée.

– Je suis au courant. Vous êtes très en retard... Et ce deuxième type, ça veut dire quoi ? Le laissez-passer est pour une personne.

Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête, peut-être une envie de ne pas entrer, ou seulement l'envie ordinaire de m'enfuir, car je dis :

– Nous sommes deux, et s'il n'y a pas de deuxième passe, si vous permettez, nous nous dirons adieu.

De manière inattendue, elle sourit, et avec un certain charme, puis cligna de son œil au beurre noir à Jurek. Je savais qu'il n'y avait plus de retour.

Quatre années vécues dans le ghetto avaient enseigné à Regina à ne s'étonner de rien, mais ce qu'elle vit échappait à tout ordre. Elle se serait davantage attendue à être battue qu'à être témoin d'un rude interrogatoire de l'homme qu'elle avait décidé d'épouser. Elle apprit à l'occasion que Chaïm avait pour deuxième prénom Mordechaï, mais ce n'était pas ce qui lui valait une telle humiliation. Elle ignorait ce prénom. C'était lui qui célébrait les mariages dans le ghetto, mais pour l'épouser il avait dû confier cette charge à un rabbin, qui ne lui avait ostensiblement donné que du « monsieur le président » tout au long de la cérémonie. Il en fut puni, perdant l'invitation au dîner et une occasion de manger à sa faim. Elle se défendit longuement de l'idée que ce qu'elle voyait avait quoi que ce soit de commun avec un tribunal, et elle ne s'en convainquit qu'avec l'apparition d'une personne qui en tous lieux serait passée pour la plus importante. La personne ne portait pas la robe ni aucun attribut distinctif de pouvoir, mais toutes les conversations se turent. Elle n'avait jamais vu personne d'aussi digne, alors qu'elle avait côtoyé Gordon Craig⁵, et qu'à la gare à Varsovie elle était tombée par le plus grand des hasards sur le tsadik de Góra Kalwaria. Le veston qui portait, elle le remarqua, des marques de ravaudage n'allait pas du tout à l'important personnage qu'on n'aurait pu s'attendre à voir placer une cale sous le pied de sa chaise lorsqu'il alla s'asseoir à la table de jeu. Une fois assis, il sembla encore plus grand que tout le monde, mais ce devait être une illusion. L'auréole grise de ses cheveux passait harmonieusement en barbe tout aussi grise, et ses yeux lançaient par-dessous ses sourcils en broussaille des regards tour à tour doux et menaçants, et le plus souvent marqués de lassitude, comme si le devoir dont il s'était chargé ne le concernait pas tant que ça.

Elle sentit qu'elle avait les mains moites, elle chercha un mouchoir dans son sac, et en profita pour regarder le petit assis comme pétrifié. Elle eut envie de lui faire une caresse pour lui redonner

du courage, mais elle y renonça car elle aperçut quelqu'un qui par métier ou par conviction venait de décider de prendre la défense de Chaïm. Un blond avec des rougeurs malsaines qui portait une veste visiblement empruntée. Il salua courtoisement Chaïm, puis avança une chaise pour s'asseoir près de lui. Jeune à première vue, il avait l'air d'un balourd, mais elle s'y connaissait trop bien en hommes pour ne pas voir qu'il s'agissait d'une apparence qui découlait de sa complexion, et qu'au fond de lui cet homme pouvait être un loup affamé. De ceux qui font tout pour la gloire dès qu'apparaît une occasion, se dit-elle en le surprenant à se frotter le corps de ses poings fermés. Chaïm lui tendit la main comme par charité, mais dans la situation où il se trouvait il avait le droit d'être énervé. Les premiers mots prononcés par le défenseur confirmèrent ses suppositions. Il n'avait certainement pas l'intention de faire de la figuration.

– Je me réjouis de nous voir arriver enfin aux choses concrètes. L'interrogatoire d'une telle personne sur son enfance, même sans vouloir la comparer à Moïse, pourrait tourner à la farce, or nous considérons notre présence ici avec le plus grand sérieux.

Des cris s'élevèrent dans la salle, et quelqu'un émit un sifflement effrayant, mais il suffit que le juge fronçât les sourcils pour que la salle se tût.

– Monsieur Bornstein, c'est votre comparaison qui est une sorte de farce, et je vous prie instamment de bien vouloir éviter ce ton à l'avenir...

Elle apprenait ainsi le nom du défenseur qui ne lui disait rien, même si à l'école primaire elle avait eu pour camarade une certaine Bornstein. Quelques mois seulement, parce qu'elle était partie. Si quelque chose avait étonné Regina, c'était la façon dont le juge avait posé sa question. Elle aurait mis la main au feu qu'il avait les idées ailleurs.

– Cela ne se reproduira plus, monsieur le juge. – Bornstein s'inclina non sans avoir cligné de l'œil vers le public. – Puis-je maintenant lire le document que j'ai préparé?

– Vous disposez de larges prérogatives, cher maître.

La joue posée contre sa main, le juge ferma les yeux, signifiant qu'il était tout ouïe.

– Même si cela doit ressembler à un éloge, je ne peux me retenir de rappeler les mérites d'avant-guerre du président ici présent. – Il devait être myope, car il tenait la feuille de papier préparée juste sous son nez. – Jakub Schulman⁶ nous a écrit qu'il avait fait la connaissance du président après la Première Guerre mondiale, alors qu'il organisait des camps de jeunesse. Il avait été fortement impressionné par son grand enthousiasme. Lorsque le président avait commencé à diriger l'orphelinat qu'il avait fondé dans les années trente, il semblait déborder d'une énergie surhumaine. Tout le monde dormait déjà qu'il continuait à travailler comme si son organisme n'avait pas eu besoin de repos. Il avait créé dans l'orphelinat une ferme expérimentale où les enfants apprenaient le travail de la terre, si utile en Palestine. Il se procurait de l'argent pour ses protégés partout où c'était possible. Il menait diverses activités, et quand il le fallut, il devint éditeur – c'est lui qui publia le magazine *L'Orphelin* –, une autre fois ouvrier agricole, mais surtout il fut un remarquable pédagogue. Même s'il travaillait d'arrache-pied, sa situation matérielle n'était pas enviable. Tout l'argent gagné allait à l'orphelinat qui devint le premier à Łódź, et avec une gloire qui rayonna bientôt sur toute la Pologne.

C'est là qu'elle remarqua que Bornstein se tournait plutôt vers des personnes assises à sa droite, sur des chaises placées légèrement en avant. Tout montrait qu'il devait s'agir d'une sorte de banc de jurés tel qu'elle en connaissait des manuels de droit et des films. Lorsque soudain elle eut la surprise de reconnaître Aaron Witwicki, elle tiqua nerveusement. Il avait été juge d'appel dans le ghetto où il n'avait pas voulu reconnaître les arguments prouvant l'innocence d'un accusé qu'elle défendait dans un procès pour viol. Elle savait que la voix d'une telle personne serait partisane. Les deux rabbins et le tsadik assis à côté de Witwicki ne supportaient certainement pas Chaïm non plus, mais peut-être appréciaient-ils le bien qu'il avait fait aux juifs. L'un d'eux, le tsadik justement, s'était mis un jour à courir en poussant des cris sur la place Bałucki, et il avait fallu l'enfermer à l'hôpital. Mais il était certain que ce n'était pas